

io

n°57

Kunstenfestivaldesarts

Numéro 57 / Le Musée Absent – Höller – Monteiro Freitas – Atoui – Barba & Donoso – Evelin Edvardsen – Umeda – De Buysser – Mosquito – Al Qadiri – Festival d'Abu Dhabi – Festival d'Oslo



depuis sa création en 2015, I/O Gazette
a couvert plus de 100 festivals à travers le monde



Biennale de Venise, Festival d'Edimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitef (Belgrade), Tbilisi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Festival MARTO ! (Ile-de-France), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Haut-de-France), Swiss Dance Days (Genève), En Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCa Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille)...

www.iogazette.fr

ÉDITO

DE PORE EN PORE

C'est à travers la porosité des frontières que cette nouvelle édition du Kunstenfestivaldesarts tente de transmettre, une fois de plus, ce qui fait son suc si particulier. Pourquoi sommes-nous si fébriles quand s'approche le mois de mai ? Pourquoi ce festival belge reste-t-il une référence dans le monde du spectacle vivant, l'espace-temps privilégié où les futurs grands et les déjà désirés se donnent rendez-vous ? Pourtant, chaque année, les déceptions émaillent le parcours et les incompréhensions voire les colères animent les soirées de débats sans fin, parfois sans queue mais toujours avec tête. Parce que justement les frontières sont floues, meubles et donc à l'occasion difficilement identifiables, il faut savoir s'ouvrir à l'inconnu, le hors-norme, l'étrange, laisser les limites faire front et s'émanciper. Sortir deux numéros dédiés, c'est le pari de suivre cette ligne de partage des eaux pour la filer, tantôt sans oxygène, tantôt revigoré, mais toujours avec dans le regard des horizons de sensations nouvelles. L'empathie comme fanion, nous voilà en marche vers des univers mentaux et esthétiques impensés jusqu'alors, juste ce qui est nécessaire pour écarter les murs toujours trop étroits de nos cerveaux et tenter d'enrichir ou de nuancer la palette des couleurs de nos émotions. Espace de l'expérience et temps de l'élargissement du connu donc, s'installer à Bruxelles et vivre ce temps dédié à la création, sans discipline, prêt à être déplacé et heureux de faire un pas de côté.

La rédaction

*Kunstenfestivaldesarts, Bruxelles, du 5 au 27 mai
Prochain numéro le 21 mai*

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-7

WIELS - Le musée absent

Carsten Höller - The Baudouin / Boudewijn Experiment

Marlene Monteiro Freitas - Bacantes

Nástio Mosquito - Once We Shared Consequent Masturbation

Tarek Atoui - Within: Exhibition

REGARDS PAGES 8-9

Tetsuya Umeda - Composite : Variations

Marcelo Evelin - Dança Doente

Pieter De Buysser - The Tip of the Tongue

Fabián Barba & Esteban Donoso - slugs' garden/cultivo de babosas

BRÈVES PAGE 10

REPORTAGE PAGE 10

Budapest Spring Festival

REPRISE PAGE 12

Baptiste Amann - Des territoires (Nous sifflerons la Marseillaise)

CRÉATION PAGE 12

Angélica Liddell - Dead Dog at Dry Cleaners: the Strong

LA QUESTION PAGE 14

Ali Moini

REPORTAGES PAGE 15

Festival d'Abu Dhabi

Oslo Internasjonale Teaterfestival



LE MUSÉE ABSENT

EXPOSITION / WIELS / JUSQU'AU 27 MAI

« Pour son 10^e anniversaire, WIELS regarde résolument vers le futur avec une exposition qui investit ses propres espaces mais aussi ceux du BRASS et du Métropole voisins. »

AU WIELS, UN « MUSÉE ABSENT » BIEN ANCRÉ DANS LA RÉALITÉ DU MONDE

— Christophe Candoni —

Au Wiels, ainsi que dans deux bâtiments voisins, s'interrogent les enjeux et les contenus d'un grand musée d'Art contemporain installé dans une métropole aujourd'hui.

Une très riche exposition temporaire qui regroupe une cinquantaine d'artistes internationaux – parmi lesquels des fidèles du lieu – s'impose comme un support pertinent des grandes problématiques du monde actuel. L'art y interpelle. Il invite moins à l'évasion qu'à la réflexion. Tout en hauteur et gris bétonné, l'édifice principal qui fut autrefois la brasserie Wielemans renferme dans ses vastes espaces postindustriels une collection gigantesque et éphémère. À l'opposé des salles nues et aseptisées qu'a peintes Luc Tuymans pour l'événement, il s'y trouve une quantité non superficielle d'œuvres aux sujets explosifs, parfois controversés voire réprimés, qui agitent le débat public dans nos sociétés divisées et troublées. Ces thématiques appartiennent autant à la Belgique que plus largement à l'Europe et au monde multiculturel et globalisé. La question de la représentation d'une actualité universellement dramatique ne

cesse d'être posée. Dès la première salle où s'expose la série « Pixel-Collage », de Thomas Hirschhorn, s'examine la position du regardeur devant la réalité atrocement crue d'images immenses et soumises à la technique de pixellisation qui camoufle autant qu'elle laisse deviner la violence du propos flouté et ainsi filtré.



Une démonstration incroyablement dense

Le visiteur est confronté à des rapports au monde souvent pessimistes, alarmistes, dénonciateurs, à des gestes, des visions qui évoquent la souffrance, la guerre, les inégalités sociales, la perte des valeurs, la marginalité, la concurrence, la déshumanisation. S'affiche une complexe « digestion » du passé : l'histoire coloniale traverse l'œuvre de Sammy Baloji, le traumatisme de la Seconde Guerre mondiale, le travail de Felix Nussbaum. Éminemment empreinte d'un sentiment tenace de peur de la persécution, l'œuvre du peintre judéo-allemand se voit réhabilitée. Après l'arrivée de Hitler au pouvoir, l'artiste avait trouvé refuge avec sa

femme à Ostende puis à Bruxelles avant d'être déporté et de mourir à Auschwitz en 1944. Également inspirée par l'avenir, l'exposition questionne le modernisme, la foi dans le progrès comme l'inévitable déliquescence de l'humain, dont le travail s'oriente vers le profit et la rentabilité économique. Le photographe Christopher Williams capture les fétiches capitalistes de la consommation, tandis que les mannequins grandeur nature d'Oscar Murillo figurent des travailleurs prenant l'allure d'épouvantails à oiseaux dérisoires et effrayants. Au fond du Métropole, Mark Manders installe la tête colossale et fracturée d'une statue antique grand format qui repose encadrée de gravats, de bâches en plastique, de murs de pierres taguées et d'échafaudages offrant un écran en état d'abandon. « Le Musée absent », c'est à la fois un retour sur dix ans de programmation au Wiels et la préfiguration d'un futur musée à Bruxelles. Cette exposition spéculative, parfois énigmatique, hermétique mais d'une nature indéniablement forte, pour sa valeur aussi bien poétique que critique, se fait interrogation de l'absence mais surtout démonstration incroyablement dense du potentiel de l'art pour réfléchir la cité.

FOCUS —



THE BAUDOIN / BOUDEWIJN EXPERIMENT

PERFORMANCE / CONCEPTION CARSTEN HÖLLER / PALAIS DE LA DYNASTIE

« Le 4 avril 1990, le roi Baudouin, qui refuse de sanctionner une loi de dépénalisation de l'avortement, se met dans l'impossibilité de régner pour 24 heures. Et si vous pouviez sortir de votre vie « productive » l'espace d'une journée, que feriez-vous ? »

FIN DE L'HISTOIRE

— par Jean-Christophe Brianchon —

Depuis toujours l'histoire se joue de nous, et peut-être qu'en ce mois de mai celle-ci vient de nous faire sa meilleure blague.

Certainement aussi la plus triste, car voilà qu'au sentiment permanent de surpuissance d'un homme gonflé à la bêtise depuis plus de deux mille ans elle a choisi de répondre par un geste simple mais d'une beauté crasse : la mise en scène du suicide de son enfant chéri, l'histoire de l'art. Et pas n'importe où. Ce lundi 8 mai à 10 heures du matin, cette garce est venue agoniser vingt-quatre heures durant au cœur de l'Europe, dans le ventre même d'un palais Dynastie construit en 1958 pour accueillir les orgueils monstrueux d'hommes politiques dont plus personne ne se rappelle les noms. Ce n'est pas que cette monstration de la mort de l'art ou de son histoire soit l'objectif intrinsèque de Carsten Höller, qui proposait à quelques personnes de se retirer du monde le temps d'une fraction de révolution. Mais dès l'instant où cette tentative devient œuvre par le simple fait de son inscription au registre des morceaux

d'art que nous propose le Kunstenfestival, alors se pose la question de l'achèvement de l'histoire de l'art, et s'impose la nécessité d'un état des lieux. L'art sans artiste est-il de l'art ? L'homme se suffit-il à lui-même pour faire œuvre ? Et le mot « art » apposé sur un geste fait-il automatiquement de celui-ci autre chose que ce qu'il est ? Ces questions ne cessent de se poser depuis l'urinoir de Duchamp, mais le fait de les investir à nouveau en 2017 dans ce lieu de cette ville amène à s'interroger sur notre rapport à l'histoire et sur sa dualité avec la mémoire.



À la fois triste et sublime

Ici, cette performance dont seul le public constitue la sève sonne comme un rappel adressé à chacun de nous de ce que Paul Ricoeur évoquait quand il parlait de « l'impossibilité de trancher [...] la compétition entre vœu de fidélité de la mémoire et recherche de vérité en histoire ». Car quoi faire de ce geste de Carsten Höller ? Doit-on le jauger à l'aune de l'histoire de l'art, dans laquelle il s'inscrit de

facto, ou bien doit-on le considérer simplement eu égard à l'intensité de l'expérience ? Le geste semble si vain et si fort à la fois que seul l'individu qui le vit peut le juger, et que l'histoire n'a plus voix au chapitre, d'où le sentiment d'assister si ce n'est à sa mort, en tout cas à sa négation. En fin de compte, comme le disait aussi Paul Ricoeur, la charge de la décision revient donc au destinataire de l'événement : « À ce dernier de faire la balance entre l'histoire et la mémoire », nous disait-il. À ce dernier ? À vous, à moi, seuls aptes à écrire cette histoire sur les pages de laquelle plus rien ne s'inscrit. Alors voilà, c'est à la fois triste et sublime, tant ce geste nous oblige et nous lie à la vie. Au laisser-aller originel. Car dans cette salle, pendant vingt-quatre heures, plus rien n'existe d'autre que le corps et son âme, que le spectateur se doit d'accepter de laisser vivre, peu importe la destruction de l'histoire. Ainsi peut-être parviendra-t-il enfin à embrasser cette si belle formule gravée dans l'anneau du roi Salomon : « Cela aussi n'aura qu'un temps. »



« Bacantes » © Filipe Ferreira



BACANTES – PRELÚDIO PARA UMA PURGA

DANSE / CONCEPTION MARLENE MONTEIRO FREITAS / HALLES DE SCHAERBEEK

« En partant des Bacchantes d'Euripide, douze danseurs et musiciens se mesurent à la tragédie grecque – qui est pour Nietzsche, convoqué ici, l'illustration même de la fonction métaphysique de l'art. »

BACCHANALIA DANCING

— par Duarte Bénard da Costa —

The Bacchae of Euripides wander around a mystic ecstasy; *The Bacchae* by Marlene Monteiro Freitas run about a contemporary madhouse. The former has bodies and wine in the middle of woods with a massive fire – people taken by Bacchus dance until the non-thought; the latter has light, noise, plastic and artificial elements in a sterilized environment.

Bacchus mother, Semele, died because she asked Zeus to show himself to her in all his majesty. She could not stand the image of his divine essence, which may not only kill those who see it but also drives them to madness. Through the ritual, Bacchus' image leads those before it to an irrational status of insanity; whereas the images by Monteiro Freitas lead us to a saturated mind: the stage filled with dancers, musicians and scenic elements, the white light always on the back of the scene, the sound of bodies and trumpets. The show pretends to have no harmony, it demonstrates no pity for those who are watching – one must join or one's mind will be emptied, and that is the Bacchus threat. Penetrating in the bipolarity of the show (the ecstasy fol-

lowed by a deep quietness) one might discover evident cultural allusions: the painted eyes and the non-fluid body elements instinctively arise as if a representation of the painted stones the Greeks used to put on the deads' eyes, or the still images on Greek vases – this aesthetic being used since Fellini's *Satyricon* and mostly on Jan Fabre's *Olympus*; the movements may take us to the dances in Sevilla's traditional parties ; the three women wearing a golden swimming cap resemble the swimsuits ads in the fifties...



There is no belief left

Euripides and Monteiro Freitas seem to have opposite ideas on what the relations between bodies in the Bacchae are, which is to say, in a situation as such, where people lose their minds: Monteiro Freitas submits us to a ritual where individuality rules, where almost no relation is established between the interpreters, and not the orgies and frenetic body contacts we are used with Euripides. They have different ideas on sensation and pleasure: while

the latter presents us an insanity connected with the satisfaction of impulses of love and destruction, Monteiro Freitas' sterilized scene offers us nothing but "plastic accomplishment" of birth and decadence; there is no impulse to be satisfied – it seems Bacchus is wrapped by kitchen plastic, it seems the wine is replaced by absinth... The Bacchae by Monteiro Freitas begin and evolve at the most exhausting noise of a trumpet chorus. And they end by the music of Ravel's *Bolero*, in a *diminuendo* repetition which resembles that of an after party, although the music does not lead us to rest or to some reestablishing sleep. Bacchus did not rest until he gathered enough followers to adore him. Through insanity, he achieved to call people to his cult. The Bacchae, urged by the god, would go from city to city, driving people wild, excited by his divine essence. Monteiro Freitas' *Bacchae* leaves us in the shallow body of a spectator. There is no belief left. Her ecstasy is not that of Bacchus, but something much more artificial, trying to display life as an empty form of expression, and thus less rich, less inebriated, less tragic.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

Kunstenfestivaldesarts

THE GUIDED TOUR — ONCE WE SHARED CONSEQUENT MASTURBATION

PERFORMANCE / CONCEPTION NÁSTIO MOSQUITO / WIELS

« Vidéaste, performeur, poète et musicien, l'artiste se met lui-même en scène pour subvertir la notion d'identité, il crée des performances qui le voient jouer avec les rôles et les attitudes, entre présentateur, conteur, prédicateur et orateur politique. »

SE MASTURBER EST BON POUR LA SANTÉ

— par Lola Salem —

Jusqu'alors, je n'avais réellement conçu que deux sens au mot « masturbation ». La douce et intense stimulation physique, peut-être la version la plus évidente, en premier lieu ; et puis le versant négatif, désignant un certain pédantisme intellectuel.

Avec Nastio Mosquito, je devais élargir mon horizon par une réévaluation du terme. Ici, le vagin incarne bien entendu l'idée d'une origine, mais aussi celle d'une pulsion, d'un mouvement. La masturbation se fait processus, ouverture de soi sur le monde et l'art ; comme la recherche de ce point vital d'où nous venons tous, qui nous habite et nous meut. De ce qui nous préoccupe vraiment, au plus profond de nous. De ce que nous voulons titiller, remuer, libérer. Pendant le « Guided Tour », le public s'en va à la rencontre des œuvres présentées dans l'exposition « The Absent Museum », en suivant celui qui s'érige, l'espace d'un instant, en « guide suprême ». Mosquito crée, avec beaucoup de force, un moment de poche saisissant : un circuit aux allures de rite initiatique où l'on s'abandonne, un

verre à la main, au charme de celui qui nous incite à accepter notre médiocrité comme une délivrance. Un petit coup d'adrénaline. Accepter l'échec est la clé qui ouvre la poursuite de ce tour métaphysique et artistique : l'inhibition est déjouée dès le premier moment.

“

Un dictateur "vaginocrate"

La « vaginocratie » prônée par l'artiste est un prétexte pour rejouer une maïeutique chamanique, faite de gospels et d'interjections qui rassemblent et dispersent le groupe au rythme de sa voix puissante et hypnotique. Le format libre de la performance joue sur le fil de l'inattendu et module à loisir la magie de l'instant et des circonstances, toujours renouvelée avec chaque public. Le geste de Mosquito, malgré ses airs autoritaires, est d'une grande souplesse et laisse une assez bonne marge aux spectateurs pour intervenir et réagir à l'envi. Dans cette quête, Nastio Mosquito cherche à saisir quelque chose d'essentiel et pourtant d'assez difficile à cerner. Avant

tout, l'artiste nous rappelle à la force primaire qui nous a tous et toutes un jour touché(e)s : celle du vagin créateur et du mouvement masturbatoire comme de la reconquête de ce lieu originare. La volonté de chacun et du groupe fait ensuite le reste. À partir de cette image se déroule un fil d'instants épars inégaux : montées d'escaliers, vagabondage dans les salles, redescente cathartique dans l'immense ascenseur en fin de parcours. On termine sur une pirouette qui ne rend pas hommage à la magie du début, mais on en reprendrait pourtant bien une part. Car Nastio Mosquito ne tombe jamais dans la caricature, dans l'excès pour l'excès. Sa proposition fait sens et nous emporte sans détours, pour finalement exploser en mille perspectives, fluctuant d'un spectateur à un autre. Mosquito joue entre simplicité, surfaces et profondeurs, en laissant l'art résonner à sa juste valeur pour chacun(e) d'entre nous. S'il se présente en dictateur « vaginocrate », il est peut-être plus encore un passeur, maître de notre attention mais libérateur de notre regard, nous guidant jusqu'à l'angle mort où seuls nous pouvons scruter ce qui nous transporte et nous fait vibrer.

FOCUS —

Kunstenfestivaldesarts

WITHIN: EXHIBITION

EXPOSITION / CONCEPTION TAREK ATOUI / PALAIS DE LA DYNASTIE / JUSQU'AU 25 MAI

« Comment écoutons-nous ? Pouvons-nous ajuster notre écoute par une meilleure compréhension de nos sens ? D'origine libanaise, Tarek Atoui est un artiste plasticien, un compositeur électroacoustique et un facteur d'instruments. »

VIVRE LE SON

— par Lola Salem —

Une exposition, une série de concerts, un atelier de « massages sonores » : pour cette édition 2017 du Kunstenfestivaldesarts, Tarek Atoui occupe le devant de la scène.

Installé au centre de Bruxelles, dans le palais Dynastie même, le travail de l'artiste s'impose comme un incontournable du festival, à la manière d'un cœur battant, que chacun(e) est libre de venir voir – ou plutôt écouter – tout au long de la journée. Écouter mais surtout vivre, percevoir, ressentir. C'est toute une nouvelle approche du son qui nous est ici proposée ; et, à vrai dire, ce serait une erreur que de s'en priver. Depuis une première forme d'expérimentation en 2010, le geste créateur à dimension collective de l'artiste s'est étoffé, en résonance avec divers projets. On pensera, par exemple, à l'atelier de Jeffrey Mansfield, qui chercha à faire découvrir l'architecture par l'expérience tactile et à interroger le potentiel sonore des volumes et motifs à l'occasion du projet de recherche collectif « Tacet » (2013) puis de « Signes et son » (en cours). Le travail de Tarek Atoui, nourri à ce contact

avec d'autres artistes et chercheurs et par ses rencontres avec des personnes malentendantes, se déploie progressivement de manière sensible et merveilleuse, comme le retracent quelques vidéos explicatives au sein de l'exposition.

“

Un instant de recueil et de partage

« Within » rappelle que le son est une onde, qui se propage dans l'espace mais aussi au travers et dans les corps ; une matière invisible qui fait vibrer parois et solides, qui frétille en surface et pénètre les choses. En se défaisant de l'ouïe comme récepteur premier du son, le visiteur redécouvre la complexité des objets sonores, grâce à une batterie d'instruments amplifiés et d'installations spécialement créées. Tarek Atoui interroge et explore notre rapport au son, en déclinant tous ses paramètres possibles, du côté tant de la production que de la réception. Il s'agit moins d'écouter le son que d'être à l'écoute de soi-même, de rester aux aguets de ce qui nous traverse ; mais aussi à

ouvrir les yeux, à observer l'espace, là où le son est créé, et la manière dont chacun(e) réagit en retour. Mouvement de repli et d'extension : le corps entier devient malléable aux pulsations de timbres, de rythmes et de densités variables. Reléguant le substrat harmonique au second plan, la dimension physique du sonore est revalorisée sous bien des aspects. Si l'on peut choisir de se laisser pénétrer par les vibrations des enceintes qui parcourent la pièce, on peut aussi jouer des magnifiques instruments de métal et de bois, ou encore activer des dispositifs électroniques, sous l'œil aguerré de l'équipe. Corps, son et composition se trouvent ainsi intimement mêlés dans ce projet ambitieux, qui transforme toute personne en potentiel corps résonateur et émetteur de vibrations sonores. L'espace est ouvert à la circulation et permet d'embrasser du regard l'ensemble des instruments qui s'offrent comme autant de petits îlots sonores. L'expérience est forcément collective : rien ne peut être activé seul, et, quand bien même, on aurait encore besoin d'un(e) guide dans cette reconquête déroutante. Un instant de recueil et de partage, donc, qui se vit pleinement, au rythme de chacun(e).

deSingel presents SWIM WITH THE CURRENT

SWITC

SX^{BE}

Flat Earth Society
& David Bovée^{BE}

BeraadGeslagen^{BE}

Salut C'est Cool^{FR}

The Germans^{BE}

Robbing Millions^{BE}

Koenig^{AU}

Jo Goes hunting^{NL}

Few Bits^{BE}

Kikagaku Moyo^{JP}

Buvette^{CH}

Krankland^{BE}

NAH^{USA}

Elefant^{BE}

Venderstrooik^{NL}

DJ Title^{BE}

DJ The Return
of Bobby from
Bangladesh^{BE}

8

9

10

June

2017

early summer music

deSingel.be

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

Kunstenfestivaldesarts

COMPOSITE : VARIATIONS

PERFORMANCE / CONCEPTION TETSUYA UMEDA
BRASS / JUSQU'AU 14 MAI**« À partir d'objets quotidiens et de phénomènes physiques simples, impliquant souvent le son et la lumière, Tetsuya Umeda crée des dispositifs spatio-temporels qu'il fait entrer en dialogue avec leur environnement. »**

EN MARCHÉ !

— par Rick Panegy —

S'ABSENTER

— par Augustin Guillot —

Une heure de déambulations aléatoires au cœur d'une machinerie désaffectée. Et au milieu de la trentaine de performers itinérants, à la démarche robotique ou névrotique, les visiteurs, immergés dans une zone hors du temps et hors de tout espace, se perdent, hagards, sceptiques, étrangers au mysticisme des cycles répétés des « marcheurs », ressasant à l'envi des comptines enfantines et des rondes étranges. Énigmatique, mystérieux, « Composite » reste pourtant totalement hermétique, ne laissant guère de propos émerger de la proposition performative. Au gré des promenades indoor et outdoor (on se balade dans le lac, on tourne sur la pelouse, on se promène entre les machines), les microhappenings tentent de révéler un rapport à l'environnement quotidien, au contexte naturel et social. Ils restent pourtant totalement anecdotiques, perdus dans le décor in situ de la machinerie, ou utilisés de manière si délibérément déconnectée qu'ils finissent par sortir de toute signification. La performance de Tetsuya Umeda s'apparente alors, au fur et à mesure que les œufs roulent et que le « Sacco et Vanzetti » de Joan Baez tourne au ralenti, davantage à une installation organico-matérielle mouvante qu'à une performance vivante, qui, c'est dommage, ne semble ni transcender de codes ni livrer au monde un quelconque cri d'alarme. Ou alors il est enfoui sous la sourdine de l'apparence.

Dans la salle des machines d'un ancien bâtiment industriel, une étrange déambulation est à l'œuvre. Des corps aux gestes machinaux se déplacent lentement au milieu d'objets de récupération disposés à terre. Parmi eux, Tetsuya Umeda, en sorcier primitif des énergies de la modernité (gaz et électricité), se consacre à ses microexpériences sonores et visuelles. Comme une invitation à les rejoindre, progressivement le nombre de performers augmente, se détachant subrepticement des groupes de spectateurs. Mais à quoi donc sommes-nous invités ? Car à bien des égards, c'est une déambulation d'égarés qui s'offre à nos yeux. Autour de nous, des automates vivants, desquels toute profondeur subjective, toute intériorité semble avoir été abolie. Ce sont des spectres en négatif, non pas des âmes à la recherche de leur corps, mais des corps à la recherche de leur âme. Et si le dérèglement des rapports entre le corps et l'esprit préside toujours à une certaine conception du fou, alors c'est bien à une tentative de figuration de la folie que nous assistons. Mais, loin de faire de l'écart à la norme l'acte de profession spectaculaire de subjectivités singulières et excentriques, Umeda, par son minimalisme, son sens de la répétition, sa machinalité, fait au contraire de son œuvre le lieu de révélation d'une absence apaisée de tout sujet.

Kunstenfestivaldesarts

DANÇA DOENTE

DANSE / CONCEPT ET CHORÉGRAPHIE MARCELO EVELIN / KAAITHEATER

« Que peut signifier la danse pour des corps fatigués, fragiles, souffrants ? "Dança Doente" met en scène un corps infecté par le monde et dominé par des forces externes qui l'épuisent jusqu'à la ruine. »

L'HUMANITÉ EN RÉALITÉ

— par Sylvia Botella —

De Teresina (Brésil) à Akita (Japon), la mort est souveraine, radieuse et envoûtante. Elle résonne depuis le buto, depuis l'intérieur de l'être. Dans le sillage de Kazuo et Yoshito Ohno et de Tatsumi Hijikata, elle pèse sur nous du poids de son mystère non résolu. La pièce « Dança Doente » (« Danse malade ») ne rallie pas tout le monde, elle inquiète. Pourtant, elle dénuée la danse de Marcelo Evelin, singulière entre toutes, comme jamais aucune de ses pièces de danse présentées au Kunstenfestivaldesarts (« Matadouro », « De repente ficou preto de gente » et « Batucada ») ne l'avait fait auparavant. Il faut insister avec raison sur la complexité et la radicalité de son geste. Il y est un hymne à l'humanité. C'est dans les replis de l'espace sur les

plus heurtés des corps que la danse de Marcelo Evelin naît, sacrée, violentée, à la fois effacement et retour. Elle est « englobante ». Aucun temps ni espace ne lui est assigné. Elle est dans tout ce qui sépare la grâce et la douleur, la lumière et la poussière, la nature et la technologie, la cruauté et l'amour. Elle est dans tout ce qui tend à s'ignorer (ou à rivaliser) dans nos sociétés postmodernes. C'est la grandeur de la danse d'Evelin. Sur le plateau, lorsque « Orphée » danse, il est saisi par une autre danse – elle le dialectise. Et la musique de Sho Takiguchi la guette. « Dança Doente », c'est la danse de terreur et de fascination – l'une des plus belles ! – par laquelle l'homme fait preuve de son humanité. Elle ravit et inquiète.

Nomade par essence depuis plus de trente ans, le chorégraphe brésilien, adepte des hybridations culturelles, tente ici une inversion insensée du cycle naturel humain : la mort qui aspire à la vie. Inspiré par Tatsumi Hijikata, pionnier du buto, la « danse du corps obscur », née au Japon dans les années 1960, il construit un corps qui ne cherche pas à s'étendre vers l'extérieur mais vit avec intensité ce qui divise entre l'intérieur et l'extérieur. Pour expérimenter le corps mort qui danse, Hijikata s'est lui inspiré des cérémonies d'Héliogabale revues par Antonin Artaud ainsi que des écrivains maudits de la littérature française, comme Jean Genet ou le marquis de Sade. Ici, les dix danseurs exposent

leurs corps morts et gravissent par des mouvements chaotiques le chemin douloureux qui peut les ramener à la vie. De ce paysage en noir et blanc ne ressort que très peu d'émotion ; la théorie et l'expérimentation prennent le pas sur le sensible et laissent à distance. Le symptôme demeure un concept et n'atteint pas. Reste heureusement une image fulgurante de beauté et de force suggestive : un corps à corps puissant entre deux hommes dont la nudité crue se joue de la volupté des étoffes et dont l'engagement sexuel assumé se confond avec la mélancolie.

REGARDS

Kunstenfestivaldesarts

SLUGS' GARDEN/CULTIVO DE BABOSAS

INSTALLATION-PERFORMANCE / CONCEPTION FABIÁN BARBA & ESTEBAN DONOSO / LA BELLONE / JUSQU'AU 14 MAI

« slugs' garden est un espace immersif de contemplation tactile. Un contexte intime dans lequel on peut appréhender sa relation à son environnement et la laisser se transformer, fortuitement. »

CECI N'EST PAS UNE PIPE

— par Jean-Christophe Brianchon —

Mardi 9 mai, 20 heures : sortie de la Bellone. Partagé entre l'envie de hurler et le sentiment de n'en avoir rien à faire (« Tiens, si je me faisais une fricadelle ? »), j'avance avec la certitude d'avoir atteint grâce à cette performance le point Godwin du bullshit. Ce n'est pas très grave, sauf que je suis journaliste et que je dois en rendre compte. Alors je m'assieds sur le canapé de ce superbe loft loué à grands frais à un ami bruxellois (plus d'infos en MP) et je jette un œil au documentaire de TF1 sur Macron Superstar (très mauvais aussi, d'ailleurs), quand face à l'incapacité

d'avancer je me lance dans la lecture du programme de salle. Neuf pages en français (dommage que ça ne soit pas signé, l'auteur mérite un Pulitzer). « "Slugs' Garden" est un espace immersif de contemplation tactile. » Bon, jusqu'ici on est OK : deux salles, deux ambiances, des boudins de sable et une tente sous laquelle se trémoussent des performers devenus limaces. C'est raccord. Et puis voilà que ça dérape : « "Slugs' Garden" suggère un état contemplatif dans lequel l'expérience du temps échappe à son efficacité chronologique, quantitative et mesurable pour se rapprocher du temps en

tant que durée, une conceptualisation occidentale du temps qui fait écho, mutatis mutandis, à la conception andine du temps. » Et là c'est non. C'est non parce que s'il faut soutenir l'expérimentation à tout prix, il ne faut pas tout confondre. Ce qui vous est proposé ici n'est rien d'autre qu'un atelier baba cool fort sympathique d'initiation à la relaxation et au corps, et ne peut être abordé tel un geste réflexif qui pourrait s'apparenter d'une manière ou d'une autre à une proposition artistique. Seul intérêt alors : nous prouver que nous sommes aujourd'hui à un instant de l'histoire où faute de renouvellement

les programmeurs comme chacun de nous sont perdus. À la recherche du prochain geste, nous voulons croire en la possibilité du sens de tous les mots et de toutes les formes pour avoir le sentiment de vivre un instant aussi fort que ces jours où les actionnistes viennois se multiaient en public dans les sous-sols autrichiens. Mais ce n'est pas le cas. Ceci n'est pas un spectacle (une pipe non plus, d'ailleurs).

Kunstenfestivaldesarts

THE TIP OF THE TONGUE

THÉÂTRE / CONCEPTION PIETER DE BUYSSE
PLANETARIUM**« Un philanthrope doté d'une immense foi dans le progrès et d'un défaut d'élocution entreprend de construire un vaisseau spatial. Le récit croise une forte courbure dans l'espace-temps, une petite fille lassée du Messie et un détective perdu. »**

COSMÉTIQUE

— par Augustin Guillot —

TOTEM DE L'UTOPIE

— par Rick Panegy —

Sur la voûte du planétarium de Bruxelles, des images du cosmos sont projetées. Et en voix off, trois personnages en quête d'un monde commun. Ainsi, science et politique, par la suture du poétique, se trouvent liées en un même destin. À l'horizon cosmopolitique de l'humanité doit répondre une cosmologie fondatrice. On l'aura compris, et pour reprendre le texte de l'œuvre, « le multivers est dans tout et tout est dans le multivers ». Par cette arlequinade qui transforme l'univers en multivers, c'est en réalité une vision classique du cosmos – conçue comme tout organique – que l'artiste se réapproprie. Derrière les références omniprésentes à la science moderne, c'est surtout à un usage assez restreint de celle-ci que l'on assiste. La poésie n'est plus dans la science, mais c'est la science qui se retrouve fondue dans la poésie : le savoir scientifique est alors relégué à la condition de simple prétexte sur lequel s'édifie une fable poétique et politique dont l'humanisme excessivement transparent laisse un peu sceptique. Ainsi passe-t-on subrepticement de la cosmologie scientifique aux mythes cosmogoniques pour nouveaux croyants cosmopolites. Dans cette quête, le monde se délite et, perdant sa rugosité, devient ce grand amalgame mystico-cosmologique qui fait de la science moins une modalité de transformation matérialiste du réel que l'incarnation impuissante d'un spiritualisme new age.

« Chaque grand événement politique a commencé comme une utopie et s'est terminé en réalité », cite De Buisser lorsqu'il apparaît dans le planétarium. Son vaste délire mystico-scientifico-humaniste et littéraire « The Tip of the Tongue » est peut-être le calque révé de cet aphorisme quasi chimérique. Le spectacle mêle vidéo et texte, projetant sur la voûte du planétarium des images du cosmos et des images documentaires illustrant les propos en voix off de l'auteur. Y est recherchée une immersion totale au cœur de théories scientifiques diverses, lesquelles sont utilisées ici comme arguments d'un récit symbolique. « The Tip of the Tongue » est une sorte de fable cocasse qui accouche sur une prière politique humaniste : le cosmos est varié, l'humanité cosmopolite ; l'équilibre humain est fragile, mais pas impossible, puisque tout l'univers, aussi hétéroclite soit-il, est uni, relié, régi par des systèmes. De Buisser explore dans cette chronique mi-exposé mi-conte un peu « fourre-tout » un ensemble considérable de théories scientifiques et de phénomènes cosmologiques. Un peu indigeste, « The Tip of the Tongue » finit par lasser, plongeant au cœur d'un total cocasse extravagant et alambiqué. En reliant artificiellement Borges, Letizia Alvarez de Toledo, Hawking, les failles spatio-temporelles, la théorie des cordes ou les vortex de la mer de Chine pour les orienter vers une « théorie du tout » placée sur l'humain, De Buisser se perd dans une démarche trop savante. Ou peut-être trop vulgarisée.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

EN BREF

ISMÈNE

Premier spectacle d'une trilogie avec « Phèdre le feu » et « Ajax l'air », « Ismène l'eau » est une incontestable réussite scénique : Ismène, sœur d'Antigone, masquée comme pour illustrer son oubli par l'histoire, totalement nue dans un plan d'eau qui prend vie par un procédé chimique le transformant en un personnage à part entière ; un clair-obscur inquiétant ; la musique radicale du compositeur grec Georges Aperghis. Mais un propos difficile à percevoir tant le mélange voix, chants, musique et cris forme un ensemble trop répétitif, finalement inaudible. La performance de Marianne Pousseur, en Ismène d'une vérité violente et sensible, est cependant époustouflante. Une expérience sensorielle à vivre. **A.F.**

THÉÂTRE

— ATHÉNÉE THÉÂTRE LOUIS-JOUVET (PARIS) —

LE BRÂME DU CERF

Faisant de l'altérité son thème central, la pièce de Renaud Triffault propose une réflexion naïve sur les modalités de rencontre entre individus, sur le collectif mais aussi sur des notions comme le bonheur, qui pourraient évidemment être investies d'une réflexion profonde mais qui se voient ici dévidées de toute subtilité. Machine à fumée, acteur nu et dénonciation faussement subversive d'une société hantée par le capitalisme prédateur n'auront pas suffi pour que la pièce se démarque de ses lapalissades. Néanmoins le jeu de la moitié des acteurs vient rehausser le propos, et gageons qu'ils sauront réinvestir une création qui paraît être embourbée dans les bons sentiments. **T.G.**

THÉÂTRE

— THÉÂTRE DE VANVES —

NIGERIAN DRAMA

« Walking in the Street » : jamais le mot de « prostitution » n'est prononcé. Or, c'est bien ce quotidien-là que le spectacle « Nigerian Drama » donne à voir, sans l'édulcorer aucunement. Au départ, des ateliers d'improvisation réunissant dix femmes nigérianes, dans le cadre d'une association. Devenues d'explosives héroïnes, elles racontent, sous forme de saynètes, la dureté des rapports avec le client, avec la « Madam » (« mac » au féminin), le froid du bois dans lequel on attend, les infections. Leur vitalité de guerrières tente de surmonter la violence, sans jamais l'ignorer. Aucun pathos, beaucoup de dérision, le spectacle trouve sa force dans le fait de ne revendiquer rien d'autre que le droit de chacun à raconter sa propre histoire. Le théâtre se fait retrouvailles avec soi. À la fin, d'une seule voix, elles chantent des paroles qu'on voudrait prophétiques : « Freedom is close these days. » **M. de D.**

THÉÂTRE DOCUMENTAIRE

— THÉÂTRE DE L'OEUVRE (MARSEILLE) —

REPORTAGE

LE PRINTEMPS DE BUDAPEST

— par Mathias Daval —

Pour sa 37^e année, le Budapesti Tavasz Fesztival a concocté un programme dense avec pas loin d'une centaine d'événements. Le festival est tout aussi bien une plate-forme pour la création hongroise et un show de stars internationales (cette année John Malkovich ou Goran Bregovic) qu'une sorte d'opération touristique portée par une programmation éclectique : musique classique, pop, jazz, un soupçon de théâtre et un zeste de danse... De la danse, justement, c'est par cela qu'on commence au Trafo House, haut lieu de la création contemporaine, avec l'excellent « OCD Love » de Sharon Eyal (voir notre critique en ligne), ancienne de la Batsheva désormais figure incontournable de la chorégraphie israélienne.

Côté concerts, c'est à la salle chic du Vigado, à côté du Danube, que nous avons rendez-vous pour une série intitulée « La Voix des muses ». En ce week-end pascal, ce furent quatre occasions de ravissement avec une sélection de morceaux « dans l'ombre de la Première Guerre mondiale » : Ravel (délicieux trio), Debussy, Fauré (« Jardin clos »), Elgar (quintette), Stravinsky, Bartok (quartette à cordes n° 2), et une excellente occasion de découvrir l'éminence hongroise Zoltan Kodaly (prononcer « Kodái »), plutôt méconnue dans l'Hexagone. Les autres salles ne sont pas en reste, puisque l'on retrouve la programmation déclinée au Múpa, à l'Académie Liszt, au Balna Budapest, à l'Opéra... À noter que les prix des différentes performances sont dérisoires, même au regard du coût de la vie à Budapest, la plupart des tickets coûtant entre 5 et 10 euros.

Les quelques jours passés au festival peuvent être aussi une occasion de succomber aux charmes de la capitale hongroise. On vous fait grâce des infinies variantes de cuites à la *palinka*. On soulignera plutôt combien il est agréable de rejoindre à pied, au rythme d'une balade dans le vieux centre, presque tous les lieux du festival, de finir la soirée dans un restaurant gastronomique comme le Menza (délicieux goulash et vin rouge local), le Pest Buda (apfelstrudel à se damner). *Jo étvagyat!* Bon appétit !

37^e Budapest Spring Festival,
du 31 mars au 23 avril 2017

Funstenfestivaldesarts

TIME HAS FALLEN ASLEEP IN THE AFTERNOON SUNSHINE

Entre bibliothèques sommaires, sofas ou tables de travail, le visiteur rencontre (que l'immersion est difficile) ici et là des livres vivants. Étrange concept, qui consiste à faire incarner par des volontaires (le projet remonte à 2010) la mémoire d'un livre, en restituant par cœur une œuvre lue. Dans la galerie, les livres originaux et, plus loin, ceux, manuscrits ou imprimés, des lecteurs qui ont pris « possession » des ouvrages, en restituant au plus près le récit. Ailleurs, des lecteurs récitent leur livre appris, incarnant ce que l'artiste nomme « les livres vivants ». Mémoire, pérennité du souvenir, amour du livre, transmission se bousculent dans un espace un peu hermétique et peu explicite. **R.P.**

PERFORMANCE

— GALERIE RAVENSTEIN / JUSQU'AU 27 MAI —

Funstenfestivaldesarts

FEELING DUBBING

Do you know Kabamaru? Proche parent de Nicky Larson, ce personnage de manga japonais a littéralement fasciné l'enfance koweïtienne de Monira Al Qadiri. Sa capacité à engloutir des quantités astronomiques de nouilles et sa voix grave reconnaissable entre toutes l'ont amenée jusqu'au Japon à la recherche de son héros. Esthétique méga kitsch au menu, c'est une plongée dans un univers animé d'objets démesurés et de shows télé nippons que la silhouette anthropomorphe et son double de chair et d'os nous font partager. Tout ici est affaire de dualité et de léger déphasage : la marionnette à l'effigie de l'artiste parle avec la voix de la doublure arabe de Kabamaru (le mouvement était peut-être superflu), Monira Al Qadiri elle ne s'exprime que très peu et en japonais, Kabamaru n'est plus que synecdoque, sa voix et sa bouche sans fin comme leitmotiv obsessionnel. En terrain inconnu et pourtant familier, la plasticienne parvient à nous perdre au fond des bars de Tokyo en nous invitant avec candeur, sensibilité et humour au creux des méandres de son histoire personnelle. C'est à une rêverie pop en technicolor qu'il faut s'attendre à être convié. **M.S.**

PERFORMANCE

— VILLA EMPAIN —

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

KAAI
THEATERTHE 2017-2018 SEASON:
A TASTE OF WHAT'S TO COME

FORCED ENTERTAINMENT

BENJAMIN VANDEWALLE

IAN DECORTE & BLACK BOX REVELATION

VOLMIR CORDEIRO

DE WARME WINKEL

ANNE TERESA DE KEERSMAEKER/ROSAS

TG STAN

MICHIEL VANDEVELDE

JÉRÔME BEL

DE KOE

GUY CASSIERS/TONEELHUIS

GISÈLE VIENNE

BENOÎT LACHAMBRE/PAR B.L.EUX

VERA TUSSING

NATURE THEATER OF OKLAHOMA & ENKNAPGROUP

SAMIRA ELAGOZ

METTE INGVARSEN

LIGIA LEWIS

BENJAMIN VERDONCK

JAN LAUWERS & NEEDCOMPANY

CHRISTOPHE MEIERHANS

JAN FABRE/TROUBLEYN

MEG STUART/DAMAGED GOODS & EIRA

Discover the full season mid-June!

> kaaitheter.be



/KAAITHEATER



REPRISE

DES TERRITOIRES (NOUS SIFFLERONS LA MARSEILLAISE)

MISE EN SCÈNE BAPTISTE AMANN / LE MERLAN (MARSEILLE)

« Dans un pavillon témoin d'une résidence HLM, quatre frères et sœurs se retrouvent après le décès de leurs parents. Entre les préparations de l'enterrement et l'organisation de la vente de la maison, les souvenirs jaillissent. »

L'ART DE LA FRATRIE

— par Mariane de Douhet —

La violence des conflits familiaux est sanguine. Pas besoin de réguler le bouillonnement de ses rancœurs envers une sœur ou un frère, le lien du sang protège d'un délitement fatal, se charge d'assurer une continuité que le déchaînement des reproches menace de disloquer.

Ils sont quatre, Lyn, la sœur aînée, soucieuse et empêchée, Samuel, parvenu en devenir, Hafiz, le frère algérien adopté, Benjamin, cadet qu'un accident de voiture tragique a laissé handicapé. Ses érucations s'offrent en miroir à celles de ses frères et sœurs, son déséquilibre cristallise délicatement leur incompréhension. Leur fratrie discordante, au bord de l'explosion, se retrouve pour vendre la maison à la suite de la mort des parents. Dehors, ambiance pavillonnaire. Le quartier a changé. Les uns ne comprennent pas les choix des autres (racisme, routine, compromission). On se reproche ce qu'on est devenu, chacun témoin de l'autre, impossible d'échapper

au jugement de celui qui nous a connu enfant. Sur fond de trivialités quotidiennes, c'est l'heure des mises au point et des glaires qu'on recrache, dans la cuisine, espace neutre, chaotique en puissance. Baptiste Amann assure l'écriture et la mise en scène de cette pièce fougueuse, portée par l'énergie de ses interprètes, donnant à leurs personnages la densité et la complexité d'individus réels, à mille lieues de caractères, d'archétypes sans chair.

“

Un jeu de concordance des temps

Alors qu'ils cherchent à vendre la maison, une entreprise venue faire une expertise du terrain découvre, sous les peupliers du jardin, les ossements de Condorcet. Saut dans le temps : on est au XVIII^e siècle, dans une autre cuisine, où se prépare la Révolution. Avec « Des territoires », Baptiste Amann propose le premier volet d'une trilogie dont le

motif central est l'anachronisme : un jeu de concordance des temps dans lequel l'histoire se répète et le passé interroge le présent. « Quel type de révolution appellera le XXI^e siècle ? » : c'est la question – posée par le spectacle – qu'on préférerait éluder, car la petite histoire n'a pas besoin de la légitimation de la grande pour exister. La pièce semble vouloir évoquer les « thèmes qui traversent notre société », mais cela paraît artificiel et secondaire au regard de sa réussite majeure, qui est de donner à voir les manies des uns, les enthousiasmes et les énervements des autres, en somme ce qui fait les contours d'individus bouleversants parce que humains. L'harmonie existe dans des moments qui semblent leur échapper : une des plus belles scènes est une sorte de danse-corrída que deux des frères partagent après des injures. L'immense émotion provient de leur complicité, qui suggère que la réconciliation se noue entre deux singularités toujours irréductibles.

CRÉATION

DEAD DOG AT DRY CLEANERS: THE STRONG

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE ANGÉLICA LIDDELL / SCHAUBÜHNE (BERLIN)

« Dans un futur dystopique, un gouvernement d'Europe déclare une période de Paix quand cinq marginaux se rencontrent dans une laverie automatique. Leurs histoires permettront de mettre au jour les processus d'humiliation et d'exclusion que la société a refoulé. »

FAIRE-PART DE NAISSANCE

— par Jean-Christophe Brianchon —

« Pour savoir, il faut s'imaginer. » C'est fort de cette certitude défendue par Didi-Huberman que nous sommes partis à Berlin assister à une représentation de la dernière création d'Angélica Liddell à la Schaubühne. Sans parler un mot d'allemand. Et sans surtitres, évidemment. Mais alors, que reste-t-il ?

Oui, que reste-t-il de l'expérience verbale si puissante que représente habituellement une performance de la metteuse en scène et dramaturge, quand on ne peut partager avec elle le plaisir de la langue ? Cette langue qu'elle malmène et qu'elle crache au visage de son public ? Il reste l'image, bien entendu. L'image, ou plutôt toutes les images. Celles que l'artiste nous montre, celles que nous travaillons jusqu'à les faire nôtres, et celles que le temps use jusqu'à les rompre et faire d'elles bien plus que la représentation d'un soir : celle d'une époque. Sur scène pourtant, tout conforte le public dans son habitude, puisque la scénographie n'est constituée de des artefacts classiques auxquels nous sommes habitués la performeuse. La terre, divine et violente, de « Todo el cielo sobre la tierra », les bouquets de

fleurs, kitch et mortuaires, de « You Are My Destiny », et la peinture, toujours, alors que « Les Hasards heureux de l'escarpolette » ont remplacé la « Vénus d'Urbino » qui trônait somptueusement sur le plateau de « Primera carta de San Pablo ». Mais cela n'est qu'un leurre. Un appât lancé aux âmes mortes qui ne regardent pas l'artiste. Car malgré les images, les mots ont un sens, et semblable n'est ni semblant, ni identique.

“

Ouvrir le présent de son temps

Ici, il n'y a qu'à observer ces silhouettes, ersatz de la modernité qui errent sur les planches, hache à la main, maillots de foot, qamis saoudiens ou sarouel afghan sur les épaules. Alors, on comprend. Bien entendu, Liddell parle d'aujourd'hui, mais alors qu'hier elle semblait le magnifier par son passé, elle paraît aujourd'hui vouloir le tuer. Si ce n'est cela, comment expliquer ces images, sublimes, de cette femme à moitié nue qui avance au ralenti, tirant sans ciller sur une toile de Fragonard, alors que résonnent dans les enceintes saturées de la Schaubühne les mots morts du « Major Tom » de Bowie ?

Impossible autrement. C'est sordide, vous direz-vous ? Certainement pas, bien que règne dans la salle au terme des 2 h 40 que dure la représentation une atmosphère d'une tristesse abyssale. Et cela ne peut être sordide pour une simple raison, qui fait au passage de Liddell une des artistes les plus christiques du moment, tant elle semble perpétuellement renaître d'une mort à laquelle chacun de ses spectacles précédents paraissait l'avoir condamnée : elle ne fait finalement ici qu'utiliser l'image de mort pour célébrer, tristement mais tout de même, l'avènement d'un aujourd'hui. C'est en tout cas ce qui ressort des deux derniers tableaux de cette pièce, qui voient tour à tour la maîtresse du baron d'Argental descendre de sa balançoire et tituber au milieu des autoroutes de mort qui éventrent nos mondes, avant de mettre en scène ce qui semble être la fête donnée en l'honneur de la fin de ce passé peint, auquel il ne sert plus à rien de se référer. À cet instant, fidèle à Benjamin, pour qui « l'image vraie du passé passe en un éclair », Liddell nous invite finalement, avec une grande ironie qu'on ne lui connaissait pas, au plus bel événement qui soit : la libération de l'histoire de l'absolu du passé – permettant ainsi à chacun d'ouvrir le présent de son temps.

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

15 ans

Latitudes contemporaines

7 juin 9 juil. 2017

Festival international de la scène contemporaine
Lille Métropole
Courtrai
Condette

www.latitudescontemporaines.com
#LatitudesContemporaines
#Latitudes15ans

design graphique: les produits de l'épicerie

THÉÂTRE LES TANNEURS

SAISON 2017-2018

f Théâtre Les Tanneurs

@LesTanneurs

TLesTanneurs

www.lestanneurs.be

#lestanneurs

LA QUESTION

WHAT ARE WE WAITING FOR?

— par Ali Moini —

There is a circle with the black thick border, holding a minuscule image of something unknown, rolling towards many sharp, acicular moving lines, waiting for the others and I. The lines are particularly untouchable thus the circle will be always avoiding to tangent with them, as I predict. The lines are some rows of closely spaced minuscule unknown but colorful images that get blurred frequently, that's why we will feel like that they are focusing on us. The lines will stretch out so the minuscules become bigger. The minuscules will spin around so they look as some black dots. Wonder to which side. There are baby birds singing parodies to be fed by the others and I. Their tune is fragmented partially and I wonder how to recognize the hidden tones. As they sing they blow the bubble of their eyes. Eyes which get bigger and bluish. The minuscule spinning images get closer and the circle might touch the lines. The birds sing parodies and moan to be fed, so we will

run faster while the bubble of their eyes gets bigger and bigger. Many white and red spheres with brown pupils which get bluish and bigger. The bubble of their eyes bursts and there come out some more minuscule colorful unknowns from their eye sockets as they insist on singing their song which is now a bit happier and feels pretty chilled. »

Ali Moini est né en 1974 en Iran. Il est danseur et performer. En 2016 il crée un nouveau solo "Man Anam Ke Rostam Bovad Pahlavan" à l'invitation du festival Montpellier Danse et du programme New Settings de la Fondation d'Entreprise Hermès.

LE DESSIN

LE MUSÉE ABSENT

— par Baptiste Drapeau —



I/O Gazette n°57 — 14.05.2017

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —
SIRET 81473614600014Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chefMarie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jcbrianchon@iogazette.fr
Responsable Partenariats / Publicité India Bouquereel india.bouquereel@iogazette.fr
Conception de la maquette Gala Collette
Ont contribué à ce numéro
Duarte Bénard da Costa, Sylvia Botella, Christophe Candoni, Mariane de Douhet, Baptiste Drapeau (illus.), André Farache, Timothée Gaydon, Augustin Guillot, Lola Salem.
Photo de couverture © Niko Giovanni Coniglio

LE FAUX CHIFFRE

10

C'est le nombre de minutes nécessaires pour se rendre compte qu'il n'y a pas besoin de rester 24 h à la performance de Carsten Höller.

L'HUMEUR

« Soit tu accueilles la limace, soit tu t'adresses au fermier. »

Pablo, un spectateur de « slugs' garden »

ENCORE + DE KUNSTEN...

Workshop, par Mette Edvardsen

« Les performeurs transmettent oralement les livres qu'ils ont appris par coeur. Les participants vont entamer le processus d'apprentissage lors de sessions en tête-à-tête. »
Galerie Ravenstein, 16-19 mai et 23-26 mai, de 10h30 à 12h

Producers Academy

« Jeunes producteurs européens et internationaux sont invités à partager et approfondir les questions de production, de distribution et d'entreprenariat culturel. »
La Bellone, 17-20 mai, de 10h à 18h30

Rencontre avec Claude Régy

« À l'occasion du nouveau spectacle de Claude Régy, nous l'invitons à engager le dialogue avec de jeunes créateurs de théâtre de Bruxelles. »
Cinema Galeries, 17 mai à 19h

Le Moindre Geste : School performance & workshop, par Selma & Sofiane Ouissi

« Une introduction pour les élèves bruxellois et un atelier bilingue qui se concentre sur la rencontre interculturelle et accorde une attention aux petits gestes qui révèlent l'histoire de nos vies et de nos corps. »

Théâtre la Balsamine, 22 mai de 9h30 à 16h

ABU DHABI INVESTIT DANS LA CULTURE

REPORTAGE

— par Mathias Daval —

Évidemment, on pense au pétrole, aux gratte-ciel et au désert, mais quid de la culture aux Émirats arabes unis ? Ce n'est certainement pas ce qui vient en premier à l'esprit, et voilà précisément ce à quoi tente de remédier le festival d'Abu Dhabi, qui présente cette année sa 14^e édition.

Le festival est une émanation de l'ADMAF, la Fondation pour la musique et les arts créée en 1996 par Huda Ebrahim Alkhamis. Huda est une philanthrope qui se consacre aux projets culturels et éducatifs dans les Émirats, autour de financements mixtes, publics et privés. Son objectif ? « Promouvoir la créativité et les échanges entre tous les artistes. Je mets toute mon énergie à essayer de faire bouger les choses », dit-elle. En 2004, l'idée de créer un festival s'impose, comme outil fédérateur de ces envies interculturelles. De quelques petits récitals à droite et à gauche, l'événement a pris une ampleur considérable, rassemblant aujourd'hui plus de 36 000 visiteurs autour d'une quarantaine de propositions. Au total, celles-ci se répartissent sur 35 lieux différents à Abu Dhabi, mais également dans les autres Émirats, notamment autour d'un vaste programme éducatif à destination des plus jeunes. En toile de fond, l'envie d'attirer un tourisme venu d'Europe mais aussi d'Asie et notamment de Chine, partenaire privilégié des EAU depuis de nombreuses années. Évidemment, l'enjeu n'est pas que culturel, et l'on devine que le festival s'inscrit dans un plus vaste dispositif de relations politico-économiques. Il n'empêche que les activités de l'ADMAF sont tout sauf une opération de com' qui marquerait un mois par an la volonté des Émirats de sponsoriser la culture. Tout au long de l'année, la fondation finance des programmes de formation en management de la culture, surtout autour des arts visuels. Elle accompagne également des artistes – environ 200 par an, dont une centaine de plasticiens. Ne pas oublier que les EAU, ce sont plus de 160 nationalités, pour 12 % seulement d'Émiriens, dont un tiers de moins de vingt-cinq ans ! L'enjeu éducatif est énorme. Certes, le thème du festival – « Culture et tolérance » – est passe-partout et politiquement correct,

mais il traduit l'objectif réel pour les arts de produire du lien intergénérationnel aussi bien qu'interculturel. En témoigne la success story de Sara Al-Qaiwani, jeune soprano émirienne dont la fondation a financé les études pendant quelques années, avant qu'elle ait l'opportunité d'accompagner le récital de Renée Fleming lors d'une édition du festival...

“

Une volonté de s'ouvrir sur le monde

Comme me le rappelle Wynton Marsalis dans l'interview qu'il m'accorde avant son concert (voir iogazette.fr), les artistes invités sont d'ailleurs eux aussi impliqués dans cette volonté de transmission, par le biais d'ateliers ou de masterclasses. Car les grandes performances de Lang Lang, Dudamel ou Plácido Domingo dans le cadre luxueux de l'Emirates Palace ne sont que la tête de pont du festival, dont 90 % du programme sont gratuits. Le festival est partenaire de 23 institutions internationales (dont le Royal Opera House de Londres), avec lesquelles il joue un rôle de coproducteur et de diffuseur, à l'instar du spectacle « Kalila Wa Dimna », présenté au festival d'Aix-en-Provence en 2016. Cette année, des artistes de la nouvelle génération, comme les pianistes Juan Perez Floristan ou Tarek Yamani, côtoient des stars internationales : le guitariste de flamenco Tomatito, la faciste Mariza ou le violoncelliste Yo-Yo Ma. Le Saoudien Mohamed Abdo, peu connu en Europe, mais star dans la région depuis près de quarante ans, représente l'Arabie saoudite, pays d'honneur en 2017 (c'était la France lors de la précédente édition). Samedi soir, l'orchestre du Centre national des arts du spectacle chinois (l'« Opéra » de Pékin) propose une version orchestrale de la « Chaconne » de Bach, la suite de « Roméo et Juliette » de Prokofiev et « Les Amants papillons ». Répertoire peu révolutionnaire, mais la maîtrise musicale de son jeune chef Yi Zhang est impressionnante, avec, cerise sur le gâteau, des interludes en solo du violoniste virtuose Siqing Lu. Le surlendemain, c'est au tour de Wynton Marsalis d'enflammer la salle de concert du palace. Son quintet est accompagné

par deux de ses élèves de l'école Juilliard de New York, Jeffrey Miller et Immanuel Wilkins, impressionnants de maturité musicale pour leur âge. Le trompettiste américain reprend un best of de ses compositions avec brillance et nonchalance. L'oudiste Naseer Shamma joint le groupe pour la seconde moitié du programme. Si parfois la fusion des genres se révèle artificielle, c'est tout l'inverse ici : les gammes orientales de l'Irakien s'insèrent dans les constructions savamment jazzy du septet, et donnent à son groove une dimension nouvelle. Ce fut ainsi le cas de l'extraordinaire morceau « Salam to the Sudan », rejoué en rappel, particulièrement propice à l'envoie des chœurs... Pluridisciplinaire, le festival se décline également dans le parc Umm Al Emarat avec l'exposition « The Art of Nature », qui réunit une vingtaine d'artistes autour d'une thématique environnementale, laissant libre cours aux inspirations pour représenter la faune, la flore et les paysages du pays. Hors festival mais cruciale pour saisir la vitalité des plasticiens émiriens, la petite rétrospective « But We Cannot See Them », à la NYUAD Art Gallery (jusqu'au 27 mai), offre le témoignage kaléidoscopique de la communauté dite « de la Flying House », autour notamment de la figure de Hassan Sharif. Évidemment, ce n'est pas encore demain que l'on verra Angélica Liddell ou Marina Abramovic programmées au festival. Mais les mentalités évoluent doucement, et l'on note clairement une volonté de s'ouvrir sur le monde. Cette même semaine, comme chaque année, se déroule le festival Mother of the Nation, réjouissances en l'honneur de Sheikha Fatima bint Mubarak, épouse de l'un des pères fondateurs des EAU. Sur la plage de la Corniche se succèdent jusqu'à minuit animations pour les enfants, food trucks, concerts où circule comme un concentré de la population bigarrée d'Abu Dhabi. Au milieu du parcours, une exposition sur les femmes émiriennes qui ont réussi : qu'elles soient pilotes de l'Air Force ou business women, voilà un symbole fort et un « political statement » qui en dit long sur l'implication de la « Mother of the Nation » dans la reconnaissance des femmes arabes à un niveau international...

Festival d'Abu Dhabi, du 1er au 31 mars 2017

OSLO EN SWEET AND SOFT

REPORTAGE

— par Marie Sorbier —

Ce qui est fascinant dans l'Oslo Internasjonale Teaterfestival, c'est la cohérence de la programmation concoctée par la nouvelle directrice du Black Box teater, Anne-Cécile Sibué. Temps fort du printemps culturel de la capitale norvégienne depuis 2013, ce rendez-vous de la performance rassemble des artistes de différentes générations venus du monde entier. Mais soyons précis, il ne s'agit pas ici de tentatives performatives douteuses comme il est fréquent désormais d'en croiser çà ou là, mais de projets artistiques qui interrogent le fond comme la forme et qui, même s'ils peuvent diviser, suscitent l'intérêt voire l'adhésion. Les noms connus côtoient les autres pendant dix jours, et ensemble ils deviennent un maillage sensible d'expériences et de (nouvelles) formes de spectacle vivant. L'édition 2017 a été empreinte d'une poésie du quotidien, en douceur, sans heurts ni fracas mais avec de la pensée en action, les artistes présents ayant

choisi l'émotion comme matière première de leur travail. Et pour entrer dans cette matière, rien de mieux que ce solo de Marten Spangberg, « Digital Technology », où l'artiste suédois invite le public à une promenade fragile, suspendue à des mouvements intimes dans un espace ouvert aux possibles et à l'improvisation. Les objets posés au sol attendent leur moment. Le chaman à nu a en effet le pouvoir de réactiver ce qui semble atone, et par son passage à leurs côtés les verres s'animent, la peinture se colore et colore, les Mars repartent à l'attaque et les raquettes retrouvent les semelles des tennis. Des chansons fredonnées et de la poésie tendre donc, incarnées par un homme livré et empathique qui ne demande finalement rien d'autre que de profiter de l'humanité à l'écoute pour partager une glace en silence. Mais la palme du partage revient incontestablement au trio d'artistes-chercheurs Pablo Castilla, Niko Hafkenscheid et Hedvig Biong, qui ont choisi l'utopie de la

vacance comme champ exploratoire. Pour créer « Songs From a Valley of Love and Delight », ils ont interrogé des retraités partis en Espagne trouver le soleil et le repos à perpétuité. De ces témoignages, qui passent de la composition du buffet à volonté aux bienfaits de la chaleur et des fleurs sur le moral, ils ont fait des chansons que chacun des intéressés vient interpréter sur le plateau. Le résultat est d'une candeur désarmante. Le genre de prestation dont la beauté sans fard envoûte le spectateur, fait monter les larmes et les sourires, laisse un souvenir nostalgique et donne envie de prendre dans ses bras tant ses voisins de banc que ces acteurs d'un soir. Un festival, ce festival, pour sûr, l'année prochaine nous y serons et nous vous conseillons joyeusement d'y venir aussi.

Oslo Internasjonale Teaterfestival, du 9 au 19 mars 2017

17

18



PINOCCHIO PHILIPPE BOESMANS

TANCREDI (IN CONCERT) GIOACHINO ROSSINI

LEONORE (IN CONCERT) LUDWIG VAN BEETHOVEN

LUCIO SILLA WOLFGANG AMADEUS MOZART

DIALOGUES DES CARMÉLITES FRANCIS POULENC

IL PRIGIONIERO & DAS GEHEGE LUIGI DALLAPICCOLA & WOLFGANG RIHM

CAVALLERIA RUSTICANA & PAGLIACCI PIETRO MASCAGNI & RUGGERO LEONCAVALLO

LOHENGRIN RICHARD WAGNER

THE MIRACULOUS MANDARIN & BLUEBEARD'S CASTLE BÉLA BARTÓK

LAMONNAIE / DE MUNT

OPERA CONCERT RECITAL DANCE



LAMONNAIE.BE / DEMUNT.BE